

Les humeurs noires du prince rose

Manuel COUVREUR

En 1811, arrivé « dans l'hiver à force de printemps »¹, Ligne écrit : « Il n'y a que les gens qui savent rire, qui sachent pleurer »². La proposition inverse paraîtrait pourtant plus juste pour évoquer la personnalité de son auteur, même si, à l'ordinaire et en parfait homme de cour, le prince a mis le ris avant les larmes : mais ne serait-ce pas parce que son tempérament l'aurait précisément porté à la mélancolie que Ligne aurait tendu à se forger une réputation de prince rose ? Telle sera notre hypothèse dans cette contribution qui confrontera l'image que Ligne s'est créée, à celle que se sont faite ses contemporains et la postérité. Une dimension biographique, certes et donc, mais qui privilégiera une approche de Ligne, comme auteur, comme être de papier qu'il ne nous est plus permis d'appréhender que par ses écrits : même si la dimension autobiographique y est centrale, elle ne peut obérer l'écart entre l'homme dans l'histoire et l'écrivain.

Afin que « l'enterrement d'un maréchal puisse un moment divertir les souverains »³, Ligne se dévoua et mourut le 13 décembre 1814. Deux jours plus tard, ses funérailles en plein congrès de Vienne, marquèrent les esprits⁴. Dès janvier 1815,

¹ *Derniers vers du p. de ligne. La dernière nuit avant sa maladie A Un Journaliste obligeant. Le 31 9bre 1814*, dans Jeroom VERCRUYSE, « Le portefeuille de Marie-Caroline Murray. Lettres et vers inédits du prince de Ligne », *NAPL*, 1997, n° 11, p. 112.

² *À Mr. de ****, Töplitz, 1811, dans *RW*, t. 2, p. 57.

³ Propos tenu par Ligne à son médecin Guillaume-Antoine Puttmans et rapporté par Astolphe de Custine (cité dans Basil GUY, « Documents méconnus sur la mort du prince de Ligne », *NAPL*, 1999, n° 13, p. 185).

⁴ MANSEL, p. 260-262.

Goethe lui rendit hommage ⁵. Si le titre du *Requiem pour l'homme le plus joyeux de son siècle* a souvent été cité, l'œuvre n'a guère retenu l'attention, alors qu'elle nous paraît particulièrement éclairante dans le présent contexte. Les deux hommes s'étaient rencontrés à Carlsbad, le 11 juillet 1807, chez la princesse Bagration :

Chez elle, je fis connaissance avec le prince de Ligne, que ses relations avec mes amis m'avaient déjà fait connaître de la manière la plus avantageuse. Je trouvai qu'il justifiait sa renommée. Il se montrait toujours gai, spirituel, à la hauteur de tous les événements, partout bienvenu, partout à son aise, en homme du monde et en homme de plaisir ⁶.

Ils s'étaient revus ensuite à Töplitz, ville d'eau en Bohême où vivait sa fille, Christine de Clary, puis à Weimar. En 1810, « aidé d'une bonne traduction », il avait « lu avec admiration les *affinités électives* » ⁷. Goethe avait été sensible à ses commentaires plus qu'élogieux sur ce roman dont le caractère expérimental avait dépisté la plupart de ses lecteurs. Son *Requiem* se présente comme une cantate, où récitatifs, airs et ensembles sont clairement spécifiés, et qui assigne leur tessiture à chacun des protagonistes. L'œuvre est souvent présentée comme un fragment que le poète aurait laissé inachevé. Ce jugement ne repose que sur une méconnaissance de la vie et de l'œuvre de Ligne, indispensables à la compréhension d'un poème qui, sinon, demeure hermétique. Le chœur entonne : « Que se reposent tous ceux qui ont souffert ; que se reposent tous ceux qui ont combattu ; mais aussi que tous ceux qui se sont amusés en appréciant la joie de vivre, reposent en paix ; tu es séparé de nous » („Aber auch die sich ergötzten,/Heiterkeit im Leben schätzten,/Ruh in Frieden ;/So bist du von uns geschieden“). Dans cette première section consacrée à la lamentation, Goethe, pour calmer la douleur, convoque d'abord *Genius*. Si celui-ci rappelle que Ligne, né dans une famille illustre, a naturellement été attiré par la gloire militaire, il conclut cependant : « S'il est vrai que ton brave poing s'y prête, c'est pourtant ton esprit qui consacra ta gloire » („Zwar die brave Faust gewinnt/Doch der Geist bewähr den Ruhm“). Est-ce le mot « faust » qui a incité le poète à convoquer ensuite l'Esprit de la terre, cet *Erdgeist* auquel l'alchimiste Faust en appelait dès sa première intervention dans le premier *Faust* paru en 1808 ? L'*Erdgeist* rappelle que Ligne semblait avoir reçu la jeunesse éternelle, et que cette jeunesse lui venait de sa force d'esprit („Geistsgewalt“). La seconde section convoque deux génies aériens, le *Sylphe des Hof's* et le *Sylphe der Gesellschaft*, incarnant l'aisance de Ligne, tant à la cour qu'en société. *Genius* les

⁵ Johann Wolfgang von GOETHE, *Requiem dem frohsten Manne des Jahrhunderts, dem Fürsten von Ligne*, dans *Gedichte, Nachlese und Nachlass*, éd. Siegfried SEIDEL, Berlin, Aufbau, 1979, p. 537. Envoyé à Maurice O'Donnell qui venait de publier sa *Biographische Skizze des Feldmarschall Fürsten Carl Lamoral von Ligne*, le poème n'a paru qu'en 1836. Sous le titre *Requiem pour l'homme le plus joyeux du siècle*, une traduction peu fiable en a été publiée dans LIGNE, *Mémoires, lettres et pensées*, éd. Chantal THOMAS, Paris, Bourin, 1989, p. 814-815.

⁶ GOETHE, *Annales de 1740 à 1822*, dans *Œuvres*, t. 10, *Mélanges*, trad. Jacques PORCHAT, Paris, Hachette, 1912, p. 299 ; voir Daniel ACKE, « Le prince de Ligne et l'Allemagne. *Un état de la question* », *NAPL*, n° 12, 1998, p. 130-131.

⁷ À *** [Au duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar], [Vienne, automne 1810], dans *NR*, t. 2, p. 4.

console en leur faisant souvenir que celui qu'ils pleurent avait choisi d'être gai et léger („froh und leicht“). Mais le bonheur des hommes n'est qu'un songe : « Un hasard s'abat avec violence, ravit le père par la mort du fils » („Ein Uhngefähr, es schmettert drein –/Verwais't der Vater, todt der Sohn !“). Goethe fait ici écho à la bataille de La Croix-au-Bois où « à la première attaque, le jeune prince de Ligne fut tué », le 14 septembre 1792⁸. Père, mère, sœurs et proches pleurent sa mort. Et le père de conclure : « Non, il n'y a point de consolation pour le jour qui prit le fils au père » („Nein, es ist kein Trost dem Tage,/Der dem Vater nahm den Sohn“). Le Coryphée ouvre la troisième et dernière section : après la nuit et la douleur, « le soleil rayonnera de chaque hauteur » („Der Morgen kommt von jenen Höhn“). Une métaphore qui rappelle discrètement que Ligne et Goethe étaient frères en maçonnerie et que cette cantate, dans son ensemble, s'inscrit dans la lignée de celles qui étaient chantées dans les temples lors des cérémonies funèbres. La déploration des Pays étrangers („Fremnde Länder“) est conduite par l'Italie qui symbolise ici la quête de la beauté absolue qui animait Goethe et Ligne : « Moi aussi, tu m'as cherchée » („Auch mich hast du besucht“⁹). Comme l'avait proclamé *Genius* en ouverture, l'Italie conclut que c'est par son esprit que Ligne survivra. La consolation qu'il avait trouvée dans la littérature, le prince l'offre à la postérité. Le chœur, apaisé, conclut : « Ne devrions-nous pas te remercier de ce que tu as célébré ? Laisse-toi bercer par de charmants tableaux de fleurs, forêts et palais » („Sollten wir dich nicht umgaukeln./Denen du gehuldigt hast ?/Laß dich holde Bilder schaukeln/Blumenwälder und Palast“). Goethe fait ici écho à l'amour de Ligne pour les jardins, en paraphrasant l'un des passages les plus émouvants du *Coup d'œil sur Belœil* :

De ce sallon philosophique on va par des chemins de fleurs, à un cabinet de la Mort, entouré de cyprès, de myrthes et de lauriers ; il y a un sépulcre de marbre blanc, pour lequel, avant de le construire, j'ai pris mesure pour y être bien à mon aise, si, par hazard, je finis mes jours à Belœil. Car aussi paresseux après ma mort que pendant ma vie, je veux qu'on me laisse, où je fermerai les yeux à la lumière. En attendant que j'y sois, dans ce dernier asile, c'est un long parallélogramme, rempli de roses d'été et d'hiver, de pensées et d'immortelles¹⁰.

Rien d'inachevé dans cette cantate qui, en trois actes symétriquement agencés, retrace toute la vie du prince : son insouciance, sa gloire et sa gaieté ; son désespoir à la mort de son fils ; la littérature qui l'a consolé et qui lui assurera l'immortalité. Le parcours biographique retracé par Goethe montre qu'il avait perçu la complexité d'un prince dont la gaieté n'avait été conquise que de haute lutte.

Le prince rose

La légende du prince rose n'avait pas attendu la disparition de Ligne pour se forger. Ligne y avait mis du sien, comme le démontre Shipé Guri dans le présent

⁸ GOETHE, *Annales*, op. cit., p. 34.

⁹ Voir Gretchen L. HACHMEISTER, *Italy in the German Literary Imagination. Goethe's "Italian Journey" and its Reception by Eichendorff, Platen, and Heine*, New York, Camden House, 2002, p. 27.

¹⁰ *Coup d'œil sur Belœil*, dans *MMLS*, t. 8, 1795, p. 31.

volume, et même s'il se moquait de ceux qui croyaient qu'il eût pu se choisir lui-même cette couleur, de temps immémoriaux, attachée à sa maison :

Des généalogistes nous donnent la même tige que la maison de Lorraine [...]. Il est vrai que nos armoiries sont absolument les mêmes : et nos livrées aussi à l'exception que de même qu'au lieu du rouge ou du cramoisi qu'ont ceux qui ont le même blason, nous avons la couleur de rose. [...] Comme j'ai l'esprit assez couleur de rose, on a été assez bête pour croire que c'est moi qui comme un parvenu m'étais donné cette livrée-là ¹¹.

Le rose seyait à cet homme qui, en société du moins, était aisé à vivre. Il n'est guère de témoignages discordants. Même madame du Deffand, sur ce point, fait chorus :

Il est de ma connoissance, je le vois quelquefois ; il est doux, poli, bon enfant, un peu fou, il voudroit, je crois, ressembler au Chevalier de Boufflers, mais il n'a pas a beaucoup près autant d'esprit, il est son Gilles ¹².

Ce jugement porte sur un prince trentenaire qui ne jouissait de la fortune familiale que depuis une année : il ne faisait pour lors que débiter dans le grand monde parisien. Quand la lettre de la marquise parut en 1810, elle provoqua l'émoi car, entre-temps, Ligne s'était, en fait d'esprit, hissé au premier rang :

Comment vous ne sortez pas de colère à cause d'une lettre de Mde. *Du Deffant* ? Savez-vous que si l'on avait imprimé celle qu'elle a écrite peut-être le lendemain, on me verrait porté aux nues ? Elle m'aimait beaucoup, la petite Fantasque. Je ne puis point dire qu'elle n'avait des yeux que pour moi : car comme lui écrivait *Voltaire*, elle était comme Plutus, la Fortune et l'Amour trois aveugles qui gouvernent le monde.

Elle me mesurait, me trouvait grand, comme le Prince *de Beauvau*, et en me faisant tourner, retourner et parler, ne me croyait pas aussi roide que lui et pédant de cour et de langage, disait-elle ¹³.

Une toute petite fausse note dans un concert d'hommages. Parmi les thuriféraires du prince, Élisabeth Vigée-Le Brun qui avait fait sa connaissance à Bruxelles, et qui le retrouva plus tard à Vienne. Ses *Souvenirs* en livrent ce portrait enchanteur :

Le prince de Ligne était grand, il avait une extrême noblesse dans le maintien, sans aucune roideur, sans aucune afféterie ; tout le charme de son esprit se peignait si bien sur sa figure, que j'ai peu connu d'hommes dont [le] premier aspect fut aussi séduisant, et la bonté de son cœur ne tardait pas à vous attacher à lui pour toujours ¹⁴.

¹¹ *FHMV*, t. 2, p. 154.

¹² Marie DU DEFFAND, *Lettre à Horace Walpole*, 3 août 1767, dans *Letters of the Marquise du Deffand to the Hon. Horace Walpole, afterwards Earl of Orford from the year 1766 to the year 1780*, Londres, Longman, 1810, t. 1, p. 169-170. Sans doute est-ce par la seconde édition que Ligne a eu connaissance de ce jugement (*Lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole depuis comte d'Orford*, Paris, Treuttel-Würtz, 1812, t. 1, p. 168).

¹³ *A Madame de R.*, dans *NR*, t. 2, p. 142-143.

¹⁴ É. VIGÉE-LE BRUN, *Souvenirs. 1755-1842*, éd. Geneviève HAROCHE-BOUZINAC, Paris, Champion (coll. « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux »), 2008, p. 286.

Son souci de n'être jamais à charge, faisait de Ligne un commensal généralement apprécié ¹⁵. Catherine II écrit à Grimm que « le prince de Ligne est un des êtres les plus plaisants et les plus aisés à vivre que j'aie jamais vus » ¹⁶. Mais le témoignage du chargé d'affaire français Corberon jette une lumière plus crue :

Son ton de polissonnerie n'a pas paru décent aux Russes ; le comte Panin, toujours riant et applaudissant, a quelque fois haussé les épaules de voir un grand seigneur de cinquante-quatre ans, décoré de la Toison d'or, jouer à broche-au-cul et se faire mettre des mèches de papier au derrière ¹⁷.

Un témoignage qui interpelle, car il ne s'accorde pas avec l'élégance dont la postérité a crédité le prince. Ce témoignage n'est pourtant pas le seul à pointer ce trait comportemental :

M. de Ligne était grand et bien fait, avec un visage qui devait avoir été beau, quoiqu'un peu efféminé. Il devait, à vingt ans, avoir l'air de ce qu'on appelle populairement un bellâtre. Ses manières le premier jour étaient belles et grandes, mais dès le lendemain d'un cynisme surprenant. Il disait et faisait des choses qui ne cadraient ni avec son nom, et moins encore avec ses emplois ¹⁸.

Ce portrait – sans conteste le plus sévère qui ait été fait de Ligne – l'a été par le prince Fédor Golovkine, celui-là même auquel Ligne, pour lui mettre la puce à l'oreille et l'inciter à dépasser les apparences, avait pourtant adressé ce propos désabusé : « Sentez-vous comme moi le plaisir d'être rien [?] » ¹⁹. Dans sa contribution au présent volume, Daniel Acke suggère que ces extravagances et bouffonneries, au-delà parfois des limites du bon ton, sont le fait d'un homme qui affirme « la joie, à partir de la conscience de la finitude et de la mort ».

Le premier et le plus malheureux événement de ma vie

Quelque chose avait brisé cet homme, nul n'avait pu manquer de s'en apercevoir. Goethe place au cœur de son *Requiem* ce drame dont M^{me} Vigée-Le Brun, parmi beaucoup d'autres, a décrit les ravages :

Une perte bien autrement douloureuse [que celle de ses biens] pour lui, la seule qui l'ait profondément affligé, a été celle de son fils Charles [...] ; le coup qui le

¹⁵ Voir aussi le témoignage éloquent et détaillé du compositeur Johann Friedrich Reichardt (MANSEL, p. 173).

¹⁶ Catherine II de Russie, *Lettre au baron Grimm*, 7 sept. 1780, citée par MANSEL, p. 86. Cette missive paraîtra dans Catherine II et Friedrich Melchior GRIMM, *Une correspondance privée, artistique et politique au siècle des Lumières*, t. 2, (1779-), éd. Sergueï KARP, Ferney-Moscou, Centre international d'étude du XVIII^e siècle-Monuments de la pensée historique.

¹⁷ Marie-Daniel BOURRÉE DE CORBERON, *Un diplomate français à la cour de Catherine II (1775-1780). Journal intime du chevalier de Corberon chargé d'affaires de France en Russie*, éd. Léon-Honoré LABANDE, Paris, Plon, 1901, t. 2, p. 392.

¹⁸ Fédor GOLOVKINE, *La cour et le règne de Paul I^{er}. Portraits, souvenirs et anecdotes*, éd. S. BONNET, Paris, Plon-Nourrit, 1905, p. 217.

¹⁹ *Au comte Fédor Goloffkin*, [1808], dans *RW*, t. 1, p. 185-186.

frappa, frappa de même le prince de Ligne, qui en perdit à jamais sa gaieté et tout le plaisir qu'il prenait à vivre ²⁰.

Par ses *Fragments de l'histoire de ma vie*, Ligne a entendu répondre – en pendant, mais selon une modalité originale – au vaste projet de l'*Histoire de ma vie*, dont il avait insufflé l'idée à son ami Casanova et dont il était pour lors le premier lecteur. La dimension éminemment personnelle des *Fragments* a incité Ligne à en faire l'un de ses *Posthumes*, l'un de ses ouvrages dont la publication n'était envisageable qu'après sa mort ²¹. D'une construction aussi subtile que complexe, l'œuvre s'ouvre sur une myriade de souvenirs d'époques diverses et se succédant, non pas de manière aléatoire, comme pourrait le laisser à penser une lecture hâtive, mais au fil de la mémoire et de ses méandres inconscients. Peu à peu, le temps s'étale, s'allonge et rejoint le *hic et nunc* de l'écriture : l'œuvre se conclut, selon un procédé cher à l'auteur, par une dédicace suivie de la préface. Une autobiographie en miroir, à rebours. L'espace manque ici pour étudier les détours qui font surgir le récit du choc que fut la mort de son fils Charles, à la veille de Valmy. Bornons-nous à étudier ici les trois fragments qui brodent au fil noir une toile de fond par ailleurs plus joyeuse que mélancolique :

Époque trop signifiante dans l'histoire de ma vie, dussiez-vous me coûter autant de larmes, en l'écrivant, que j'en versai lorsque je l'appris, et que j'en verse lorsque j'y pense ce qui arrive hélas tous les jours ! Je ne puis vous passer sous silence : mais je passerai vite à d'autres objets. Voici le premier et le plus malheureux événement de ma vie. Tout ce que j'ai le plus aimé, les deux tiers de moi-même, le plus parfait des êtres me fut enlevé. Les papiers publics qui retentirent de ses éloges, (car jamais perte ne fut mieux sentie dans toute l'Europe, et même chez les Turcs m'a dit leur ambassadeur) ont assez dit comment. Je vois toujours l'endroit où le maréchal Lacy m'apprit que mon pauvre Charles n'existait plus. Je vois mon pauvre Charles lui-même, m'apportant tous les jours à la même heure son heureux et bon visage sur le mien. Je ne puis point dire que j'ai été bien malheureux. Car cela annoncerait que cela est passé, ou que cela passe. Mais sans un ange du ciel, sans Christine je le serais tous les jours davantage. Chaque jour serait un poids de plus. C'est le 25 septembre 1792 un vendredi que j'appris cette affreuse nouvelle qui m'eût fait désirer la fin de mon existence, si une autre plus précieuse que la mienne, celle de cette parfaite Christine n'y était pas attachée ²².

Cette première évocation n'arrive qu'au 4^e cahier, sur les quarante que comprend l'état le plus achevé qui nous est parvenu. Elle se limite à l'annonce de la mort, mot qui, dans l'anéantissement qui est alors celui du prince, n'est pas ici prononcé. Il faut attendre le 7^e cahier qui, reprenant le récit de l'annonce, le prolonge jusqu'au mot fatidique :

²⁰ É. VIGÉE-LE BRUN, *op. cit.*, p. 287 ; voir les pages remarquables consacrées à la mélancolie de Ligne par MANSEL, p. 180-181.

²¹ Voir J. VERCRUYSE, « Les "Posthumes" du prince de Ligne. Documents inédits », *NAPL*, 1998, n° 12, p. 7-91.

²² *FHMV*, t. 1, p. 93-94. Certaines des pages que nous commentons ici, l'ont été déjà, dans une perspective différente, par Raymond TROUSSON, « Le prince de Ligne et l'autobiographie », *NAPL*, 1998, n° 12, p. 105-108.

Fidèle secrétaire de ma tête voici encore ce qui m'y revient d'affligeant dans ce moment-ci, sur le plus triste des sujets. Hélas ! je ne voulais pas comprendre le maréchal, quand il me dit cet affreux mot *mort*. Ou je ne le pouvais pas. Je crois que c'est ce qui m'a sauvé la vie. Je tombai entre ses bras : et il me porta presque en voiture, pour me mener chez moi. Peut-être que si ma pauvre Christine n'en mourut pas non plus, c'est qu'elle avait entendu dire à un de ses gens. *Le maréchal Lacy vient d'emmener le prince, il pleurait. Son fils est blessé.* Je n'aurais pas pu lui dire qu'il était tué, lorsqu'elle vint me demander s'il n'en reviendrait pas. Mes cris, plutôt que mes pleurs lui apprirent ce qui en était. J'avais rêvé huit jours auparavant que Charles avait reçu un coup mortel à la tête ; et qu'il était tombé de cheval, mort. À cause du rêve, si vrai sur mon oncle, que j'ai écrit plus haut, j'en fus inquiet 5 ou 6 jours : et comme on traite toujours de faiblesse, ce qui est souvent un avertissement, ou peut-être un sentiment de la nature, lorsqu'il y a quelque analogie dans le sang ; je chassai cette fatale pensée, qui ne se vérifia que trop le surlendemain. Autre hasard comme on voudra l'appeler, extravagance sans doute. Mais une Madame de Cassi nous tira les cartes à Christine et moi, quelques jours auparavant. Nous ne nous en sommes jamais parlé. Christine ne sait pas que j'y fis attention. Hélas ! notre perte y était annoncée ²³.

Plus éprouvante encore, et dès lors repoussée au *10^e cahier*, est l'évocation de Charles vivant, qui se fera en deux temps. Un portrait poussé jusqu'à un futur à jamais inaccompli :

Je ne puis jamais parler de Charles qu'un instant. Il eût été un grand homme, et a été même, en mourant, le plus heureux des hommes. Tout l'amusait, l'intéressait. Il ne connaissait que l'honneur, et le plaisir. Il était adoré de l'armée, du peuple et de la société, et plaisait sans cesse par une aimable et piquante originalité, de naïveté, de premier mouvement et de facilité. Je n'ai jamais vu plus d'élan pour la gloire, plus de talent pour la guerre.

Je le tins par la main aux premiers coups de fusil que je lui fis tirer à une petite affaire d'avant-postes contre les Prussiens. Et je lui dis, *mon Charles, il serait joli que nous eussions ensemble ainsi, une petite blessure.* Il riait, il jurait, il jugeait, il s'animait.

Excellent ingénieur, il attaqua en règle Sabatsch et le prit d'assaut, sous les yeux de l'empereur qui lui donna la croix et le fit lieutenant-colonel. Il se distingua partout. Notre paix faite, il va chercher des coups de fusil ailleurs. Il en reçoit un assez fort au genou en montant à l'assaut d'Ismael, peu après être sauté à terre de sa barque ; où il avait eu quelques jours auparavant à une autre attaque, tout son équipage tué. Il avait fait une batterie, avait tout dirigé. Il eut l'Ordre militaire de St Georges pendu au cou ; et fut le premier, le dernier et le seul qui ait eu celui de Russie et de Marie-Thérèse. Il était colonel depuis trois ans, et quartier-maître général quand...

Les Français même le pleurèrent. Ils ne durent le succès de cette journée qu'à ce qui arracha des larmes, même à des scélérats. La campagne, la guerre et l'Europe eussent peut-être tourné autrement, car il se serait emparé du duc de Brunswick et l'aurait empêché de les perdre et de se perdre lui-même ²⁴.

Portrait qui se poursuit, dans un second temps, par l'insertion de six lettres adressées par le prince à son fils : l'ombre de la mort n'y plane pas encore – ou, du point de vue

²³ *FHMV*, t. 1, p. 108.

²⁴ *FHMV*, t. 1, p. 130.

du lecteur de cette autobiographie à rebours, n'y plane plus. Ces éléments épistolaires constituent l'intégralité du 24^e cahier et la première section du suivant qui s'achève par une lettre adressée par le prince à Louis de Ligne, le seul survivant de ses quatre fils. La vie succède ainsi à la mort, une articulation qui sera aussi celle du 39^e cahier sur lequel s'achèvent les *Fragments*. La date fatidique du 14 septembre sert à dater l'achèvement de cet ultime cahier de l'automne 1811 :

Voici une belle affaire qui est venue faire diversion à ma triste et déchirante pensée de toute la journée, car c'est l'anniversaire du seul malheur de ma vie mais assez fort pour être dispensé pour en avoir d'autres. La perte de mon brave, et malheureux Charles ²⁵.

L'éclatement de l'évocation de la mort de Charles en trois fragments, et sa reprise en *coda*, permettent au prince de matérialiser dans l'écriture l'écoulement du temps et de laisser transparaître, sans avoir à l'exprimer, l'effort surhumain qu'il a dû accomplir sur lui-même, pour reprendre la parole, reprendre la plume, après la perte de la meilleure part, ou plutôt de la seule part de lui-même qui ait valu quelque chose.

La singularité de la forme choisie met en avant son auteur, par le fait même que cette élaboration littéraire soit éminemment perceptible : l'œuvre rend sensible la présence du père, plutôt que celle de son fils. Aussi Ligne a-t-il tenu par ailleurs à rendre l'hommage dû aux mânes de Charles. Il le fit, une fois encore, en usant du procédé de la pseudo-translation et en prêtant à un tiers – en l'occurrence son chargé d'affaires Jean-François Soubiran – l'éloge qu'un père, selon les usages, ne pouvait lui-même faire de son propre fils ²⁶ : « Dix ans et une éternité ne suffiraient pas pour guérir cette plaie : on ne le désire pas même ; mais dix ans la cicatrisent de manière à pouvoir prononcer un nom qui expirait sur les lèvres jusqu'alors, au milieu des larmes » ²⁷.

Ce drame l'affecta au point de modifier son regard sur le monde, comme il l'écrivit à son ami intime, le très hédoniste Casanova :

Je croyais comme vous à la supériorité de la somme du bien sur celle du mal. Mais il y a deux ans aujourd'hui, jour le plus malheureux de ma vie que j'appris que mon pauvre Charles avait perdu la sienne ; que j'éprouve que tous mes bonheurs réunis (et j'en ai eus prodigieusement) ne m'ont pas fait ny en gros, ny en détail la millième partie de plaisir, que cette perte affreuse m'a fait, et me fera de peine.

Ôtez moi cette espèce de dépouillement d'une partie de mon être, Je suis de votre avis. [...] Puis-je mettre la vie de mon pauvre Charles, lui-même à côté de sa mort ? Je l'adorais pour sa valeur, son caractère sa naïve et drôle de gayeté communicative :

²⁵ *FHMV*, t. 1, p. 369.

²⁶ Voir à ce sujet, le cas exemplaire de l'*Instruction secrète dérobée à S.M. le roi de Prusse*, prétendument traduite d'un « original allemand » que, par ailleurs, le prince avait, selon toute vraisemblance, fait traduire et publier aussi dans cette langue (voir *BD*, p. 69-70).

²⁷ J.-F. SOUBIRAN [*loco* LIGNE], *Biographie de feu Son Altesse le prince Charles de Ligne, colonel du corps de génie aux armées de Sa Majesté l'empereur et roi*, Vienne, s.n. d'éd., 1803 ; « nouvelle édition corrigée », s.l., s.n. d'éd., 1807, p. 3-4. Divers passages repris textuellement des *Fragments* ainsi que le style si reconnaissable du prince, ne laissent guère de doute sur le fait qu'il soit l'auteur de cette plaquette. S'il en fallait encore une preuve, Ligne en a publié une troisième édition chez son éditeur George Frédéric Walther, à Dresde, en 1807.

mais il ne m'a jamais fait autant de plaisir, en vivant, qu'il m'a fait de mal en ne vivant plus.

Pardon, mon cher ami, Je ne m'attendais pas à finir si tristement après avoir commencé autrement. Je me secoue. Voilà encore que le mauvais moment se passe ²⁸.

Ligne sombra dans une dépression profonde dont plusieurs témoins décrivent les stigmates :

Sa malpropreté visait à l'originalité. A *sa montagne* près de Vienne, son séjour favori depuis la perte de Belœil et de ses terres des Pays-Bas, le désordre et le dépenaillement étaient extrêmes et comme, à moins d'affaires, il ne quittait son lit que pour dîner, on y trouvait une bourrique ou une chèvre et lui échevelé abandonnant les soins de sa tête aux doigts actifs d'un valet de chambre ou d'un mulâtre confident. Une écriture renversée, des manuscrits illisibles et surchargés de ratures, avertissaient qu'il avait écrit, ce qui, soit en prose, soit en vers, était d'une profonde médiocrité. Sa fille chérie, sa Christine, la princesse de Clary, « le seul de ses enfants, disait-il, qui fût de lui », assise dans un coin à les déchiffrer et à les recopier, ou près de lui à manger des fruits tout en grondant des choses qu'il disait, complétait le tableau ²⁹.

Particulièrement fort, le témoignage de son « ami » Golovkine a encore le mérite d'articuler cette dépression avec la frénésie d'écriture qui saisit alors Ligne.

À l'en croire, son « goût pour les campagnes, et la campagne » aurait armé sa « main d'une plume à l'âge de 9 ans » : dès 1753, en tout cas, il soumettait un *Parallèle de Turenne et du prince Eugène*, au duc de Croÿ, qui fut frappé par l'originalité de la pensée comme par la vivacité du style ³⁰. Jamais plus Ligne ne cesserait d'écrire. Néanmoins, alors qu'il n'avait publié qu'une dizaine de volumes avant 1790, c'est pas moins d'une quarantaine qu'il confiera à la presse entre 1795 et 1812, et cela sans compter ses *Posthumes* et autres ouvrages laissés en manuscrits. Une « véritable frénésie » s'empare d'un auteur qui, avant Zola ou Sartre, se choisit pour devise : *nulla dies sine linea* ³¹.

Les humeurs noires

Ces humeurs noires sont en réalité, et bien avant 1792, le tréfonds de l'âme de Ligne. La mort de Charles ne fit que révéler au grand jour la fêlure d'un être brisé dès l'enfance. Lorsque Ligne évoque ses premières années – et même si le ton demeure d'une apparente légèreté – la douleur pointe partout. D'emblée, la haine que lui vouait son père lui inspire cette formule lapidaire : « Mon père qui ne s'était pas donné la

²⁸ *Lettre à Giacomo Casanova*, [jeudi 25 sept. 1794]. Le manuscrit de cette missive n'ayant pu être retrouvé par Sylvia OSTROVSKA (« Les lettres du prince de Ligne à Casanova », *NAPL*, 1999, n° 13, p. 155-180), nous suivons sa première édition par Octave UZANNE, « Casanova inédit. Lettres du prince de Ligne à Jacques Casanova », *Le livre*, 1889, n° 10, p. 73-74.

²⁹ F. GOLOVKINE, *op. cit.*, p. 217-218. Ce témoignage ne serait pas crédible s'il n'était appuyé par ceux de ses amis Lacy, Zinzendorf ou d'Escars (voir MANSEL, p. 164).

³⁰ Emmanuel de CROÿ-SOLRE, *Journal*, nov. 1753, cité par MANSEL, p. 9.

³¹ *FHMV*, t. 1, p. 274 ; t. 2, p. 313 (emprunt à PLINE, *Histoire naturelle*, xxxv, 84) ; voir notre article, « Ruptures et cohérences des *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales* », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, mai 2002, n° 54, p. 115-130.

peine de faire ma connaissance, ne faisais pas grand cas de moi »³². Ligne n’y revient qu’au 9^e cahier, avec le portrait de Lamoral de Ligne, morceau de bravoure semé à l’ordinaire d’anecdotes et de jeux de mots :

Mon père ne m’aimait pas : je ne sais pourquoi, car nous ne nous connaissions pas. Ce n’était pas la mode alors d’être bon père, ni bon mari. Ma mère avait grand-peur de lui. Elle accoucha de moi, en grand vertugadin : et elle mourut de même, quelques années après. Tant il aimait les cérémonies, et l’air de dignité. Un jour, en voyage, nous voilà embourbés, près de Canstadt. Il me donne un soufflet. Je n’avais seulement pas soufflé. Une autre fois, dans son jardin, à Closterneubourg, où il faisait travailler, ses ouvriers renversent une statue : il me donne un grand coup de canne ; à la vérité, avec une belle pomme d’or guilloché. Je recevais souvent de lui quelques marque[s] d’attention en injures, et pronostics que je serais un sujet détestable. Sa mort cependant fit sur moi un grand effet. Il m’avait chassé de chez lui. Il demeurait à la campagne. Je revenais de la guerre, et ne le vis que deux ou 3 fois, entre ces deux événements. Mais alors on ne se rappelle que les bonnes et grandes choses. Il avait une grande élévation, et était aussi fier en dedans qu’en dehors. Il se croyait un Louis XIV ; et en était presque un en jardins, et magnificence, qu’il remplaçait quelquefois par de petites avarices comiques, comme je l’ai dit plus haut³³.

La paronomase « soufflet/soufflé » qui éveille le sourire, permet à l’auteur de faire accroire son détachement au lecteur. Mais, en réalité, le lecteur n’en est que plus secoué par cet écart discordant entre la forme plaisante du récit et la violence des faits rapportés. Enfant sans mère, enfant d’un père qui le déteste, Ligne le dit, mais en en faisant rire. De ce contraste, le prince tire un double effet : il renforce, certes, l’émotion chez son lecteur, mais en laissant, dans le même temps, la sensation légère que rien n’est ici important, et surtout pas lui : rien n’est plus contraire à son mode de pensée que la « confession » rousseauiste.

Ce passage qui compte parmi les plus frappants et, du point de vue littéraire, parmi les plus accomplis des *Fragments de l’histoire*, a été pourtant entièrement biffé et disparaît de toutes les versions ultérieures. Cette coupure opérée par le prince lui-même laisse à penser qu’une fois l’abcès vidé, il a tenu à laisser à la postérité une image de son père, sinon différente en essence, du moins dans sa modalité de construction. Ligne choisit d’endosser sa part de responsabilité et avoue non seulement sa peur, mais même la « terreur » que lui inspirait son père. L’évocation des marques de haine que son père n’avait pourtant pas manqué de lui prodiguer en effet³⁴, se voit remplacée par celle de l’affection que l’auteur a pu éprouver pour lui :

³² *FHMV*, t. 2, p. 37

³³ *FHMV*, t. 2, p. 521 (variante *am* du 9^e cahier du manuscrit B).

³⁴ Le témoignage déjà cité du duc de Croÿ ne fait hélas que confirmer la chose et de manière glaçante (MANSEL, p. 9). Par ailleurs, Ligne avait publié en 1802 un portrait de son père, sous le nom d’Aristophile : si certains éléments biographiques précis se retrouvent dans les *Fragments de l’histoire de ma vie* – les drapeaux de son régiment qu’il emporte au risque de sa vie ; sa bizarrerie avaricieuse à l’égard des subalternes –, aucun élément n’y évoque ses relations difficiles avec son fils (*MMLS*, t. 25, p. 85-87 ; *CP*, p. 225-226).

J'écrirai comme cela m'arrivera dans la mémoire, et quelquefois sur le champ ce qui m'arrive, ou que j'éprouve. Les époques de ce que j'ai à dire sont très indifférentes en voici une seule essentielle.

*

C'est la mort de mon père qui, malgré les changements prodigieux de ma situation, me frappa infiniment. Ce qui fit sur moi cependant plus d'effet et me coûta des larmes, ce fut sa mort de son vivant. C'est-à-dire lorsqu'un jour il me chargea d'une affaire et me parla presque pour la première fois de sa vie, en me disant que cela me regardait plus que lui, *puisque...* Ce *puisque* me fit fondre en pleurs. Il ne m'aimait pas. Je ne sais pas pourquoi. Il ne voulut pas me connaître. [...]

*

Il avait exigé que je lui écrivisse, ainsi que ses autres colonels. Il ne m'avait jamais donné de bonnes paroles, un écrit pour me dire qu'il était content de l'honneur que j'avais fait à son nom et à celui du régiment ; il n'avait point pris part à ma petite vérole, et m'avait chassé de chez lui, les deux fois que j'avais essayé de le voir pendant le court espace de la guerre, jusqu'à sa mort. [...]

*

J'en reviens à ce moment. On ne se rappelle que les bonnes choses qu'on a vues, ou dont on a entendu parler. Je me ressouvenais qu'il avait été brave à la guerre, et avait l'air d'un grand seigneur à la Cour, et que je l'aurais aimé tendrement s'il avait voulu ³⁵.

Les Fragments de l'histoire de ma vie étaient réservés aux générations futures, mais d'autres textes, pour le moins aussi éclairants, ont été publiés par le prince de son vivant. Comme Montaigne, son maître, Ligne s'est pris pour principal, voire unique objet d'étude. Comme lui aussi, il s'est intéressé à la part de sa vie la moins étudiée : celle passée dans le sommeil. Il a abordé ce sujet dans un texte conçu en triptyque et intitulé depuis l'anthologie d'Ambroise Dupont, *De moi pendant le jour, De moi pendant la nuit et De moi encore* ³⁶. Ligne l'avait publié pour la première fois en 1783 dans ses *Mélanges de littérature*, qui complétés, devaient fournir l'essentiel du tome x des *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaux* ³⁷. « Je ris quand je vois que je ne suis pas connu sur quelques parties essentielles de mon caractère » et cette partie essentielle, c'est celle de son « Moi » nocturne. Si, comme le souligne avec raison D. Acke, le xviii^e siècle s'est largement intéressé à la nature des rêves et si le songe est un genre littéraire largement pratiqué depuis l'Antiquité, pour le moins rares sont, avant le xx^e siècle, les auteurs qui ont mis par écrit non pas un rêve, vécu ou imaginé, mais bien dressé la liste de leurs cauchemars récurrents :

Je suis aussi tourmenté pendant la nuit, que je le suis peu pendant le jour. J'y suis aussi inquiet que je suis tranquille, dès que le Soleil paroît. [...] Les cris, les lamentations, les hurlemens, les coleres, les fureurs diminuent. Il est bien singulier

³⁵ *FHMV*, t. 1, p. 71-72.

³⁶ *Mémoires et mélanges historiques et littéraires par le prince de Ligne*, Paris, Dupont, 1828, t. 4, p. 254-263. [*De moi pendant le jour. De moi pendant la nuit*], dans *ÉS*, p. 387-396. On évitera de se reporter à l'édition caviardée des *CP*, p. 27-32.

³⁷ *Mélanges de littérature*, Philosopolis [Bruxelles], s.n. d'éd. [l'auteur], 1783, t. 2, p. 41-55 ; *MMLS*, t. 10, 1796, p. 166-177 (voir *BD*, p. 109).

que, n'étant tourmenté d'aucune passion violente, je sois toujours dans l'état le plus violent. Je passe une partie de mes nuits à cheval, moi qui y monte si peu ³⁸.

Le prince décrit plusieurs rêves où il fait « des chûtes, mais des chûtes qui font trembler en y pensant » :

Je grimpe une montagne aussi roide qu'un mur. Puis au haut de cela, je trouve un pont si étroit qu'à peine un chat y passerait. J'y passe par le plus grand bonheur du monde, je ne sais comment. Un fleuve, dont les eaux font un bruit horrible, d'un côté me menace, de l'autre, des rochers si pointus, que j'y vois une mort assurée. Je ne sors de cette crise affreuse que pour glisser sur une mer de glaces, d'où je m'élanche sur un clocher, où je demeure accroché ³⁹.

Entre ces deux sections, Ligne décrit avec une précision qui aurait fort plu à Freud, quatre rêves spécifiques. Le premier est un rêve érotique toujours interrompu au moment de la pénétration : « Le diable. Rien n'est achevé ». Le second n'est pas sans rappeler un célèbre conte d'Andersen et confirme au passage les complexes dont souffrait celui qui passait pourtant pour un autre Casanova... :

Une grande Reine s'imagine que je parerois une de ses fêtes. [...] Pour la première fois la Cour s'occupe de moi. J'y paroïs enfin. Mais comment ? Nud comme un ver, ou une si petite chemise que je n'en vaux guere mieux. Les Princesses de la Famille Royale baissent les yeux et se mettent à rire [...] Toutes les femmes me regardent tant qu'elles peuvent, et sont attrapées. Je meurs de honte. Je veux m'aider ; pour couvrir peu, je découvre beaucoup. Ou l'on se moque de moi, ou l'on veut me faire faire mon procès. Le Roi me prend pour un fou. On se tait. Je voudrois me cacher. Je meurs de honte, de confusion, et je me réveille plus mort que vivif ⁴⁰.

Point n'est besoin de mener une lecture psychanalytique, pour sentir que ces cauchemars aujourd'hui dûment répertoriés opposent à des aspirations élevées une réalisation qui vient à manquer ⁴¹. Toute la vie de Ligne, même diurne, était animée par cette tension entre aspiration et déception. Conscient de tout ce que ce texte pouvait avoir d'inconvenant, il conclut : « Qu'on ne se moque pas de moi pour raconter mes rêves. Je viens d'en voir imprimés qui ne valent pas mieux » ⁴². Si Ligne choisit de conclure par une pirouette, c'est parce qu'il sait que ces rêves n'ont rien à voir avec ceux des romanciers. Il sait que sa vie nocturne trahit tout ce que le jour, il s'efforce de ne pas laisser transparaître. Sans doute Ligne n'annonce-t-il pas les romantiques, sans doute n'a-t-il eu aucune intention de débusquer la notion de *subconscient*, mais il marche aux côtés de ses contemporains les plus inspirés : Goya, Blake et Füssli.

Ligne sait se montrer plus noir encore. En réalité, sous son sourire amène, se cache un cœur totalement désabusé. À l'instar de La Rochefoucauld, il est persuadé que l'amour-propre est le moteur unique de toutes nos actions. Ceci est très sensible dans l'une des pages les plus fortes des *Fragments de l'histoire de ma vie*. Après un fragment où Ligne a évoqué un duel où Charles « avait été blessé, mais point

³⁸ *MMLS*, t. 10, p. 166-167 et 169-170.

³⁹ *MMLS*, t. 10, p. 175 et 170.

⁴⁰ *MMLS*, t. 10, p. 172.

⁴¹ Voir R. TROUSSON, *op. cit.*, p. 111-117.

⁴² *MMLS*, t. 10, p. 175.

dangereusement » – passage qui ne manque pas de faire écho, dans son esprit, et dans celui du lecteur, à la mort effective de Charles –, Ligne enchaîne – en apparence discontinuité, mais en réalité, conformément au trope de la parrhésie –, avec cet autre fragment :

Écrire des misères comme tout ceci, pour écrire seulement n'en vaudrait pas la peine, si ce n'était pas souvent un texte pour des réflexions. Par exemple, j'éprouvais du plaisir, et une sorte de mélancolie, en entendant dans les déserts de la Tartarie, mes petits postillons de Belœil parler wallon. Ils avaient une manière de crier, les uns aux autres d'un son de voix glapissant et trivial qui me rappelait le jeu de balle, où je jouais avec les polissons de mon âge *allons mener nos quevaux à la mer*. Ce patois, cet organe très jeune et cet accent me faisaient toujours un singulier effet. Ce mot de *mer* me rappelait celui qu'on donne à mon grand étang de la bruyère d'Estambruges.

J'en étais à 2.000 lieues, séparé peut-être pour toute la vie, ainsi qu'il m'est arrivé. [...] Je me dis *est-ce amour de la patrie ?* Et ces pensées moitiés gaies, moitié sombres, en souvenirs, en regrets, dégénéraient-elles en ce qu'on appelle maladie du pays ? Non, bientôt, me dis-je ensuite, c'est le temps de sa jeunesse, et des plaisirs qu'on avait au lieu de sa naissance qui est la source de l'état où l'on se trouve, quand on en est si éloigné. On croit de même regretter beaucoup ses anciens soi-disant amis qu'on a vu[s] disparaître avec assez de sens froid. C'est soi-même qu'on regrette ⁴³.

Ce reproche, c'est à lui-même que Ligne l'adresse : n'a-t-il pas trop bien survécu à la mort de son Charles ? Si l'on veut bien se donner la peine de reprendre attentivement les quatre passages cités plus haut où Ligne évoque ce drame, il apparaît, significativement, que le jour fatidique qui est mentionné dans les trois premières n'est pas le 14 septembre, jour de la mort de Charles, mais bien le 25 septembre, jour où Ligne en a eu connaissance. Le processus de la réminiscence et le scalpel d'une analyse cruelle rappellent moins Rousseau que Proust.

La politesse du désespoir

Nombreux sont les textes consacrés par Ligne à la mémoire, « ce don si fatal » ⁴⁴ :

Je n'aime pas trop la mémoire. Si elle nous présente le bonheur, c'est accompagné de regrets, et le malheur, c'est le renouveler ⁴⁵.

Oh ! cher Gros, la mémoire ne me paraît pas un bienfait. Les scélérats seuls devraient en avoir pour leur servir de bourreau. Le souvenir du plaisir ne cause que des regrets cuisants ; le souvenir des peines les prolonge ⁴⁶.

⁴³ *FHMV*, t. 1, p. 209.

⁴⁴ *Écartis*, dans *MMLS*, t. 29, 1807, p. 114 (*MÉ*, p. 760 n° 1151) ; il l'appelle « un funeste don du ciel » dans sa lettre *À Monsieur le comte de Vaudreuil*, dans *RW*, t. 1, p. 213.

⁴⁵ *À Monsieur, Madame de Boufflers et Monsieur Elzaar [Elzéar de Sabran]*, dans *RW*, t. 1, p. 206 ; sur le rapport de Ligne au souvenir, voir l'excellente édition du *Nouveau recueil de lettres. Édition critique du recueil publié à Weimar en 1812*, éd. Henri LEBASTEUR, Paris, Champion, 1928, p. 232, n. 2.

⁴⁶ *Lettre à Sauveur Legros*, [automne 1809 ?], citée par Frédéric de REIFFENBERG, « Le feld-maréchal prince Charles-Joseph de Ligne », dans *Nouveaux mémoires de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles*, t. 19, 1845, p. 49, n. 1.

Ces souvenirs que tous « appellent doux et tendres », il les déclare « durs et amers ». Plus encore que la mémoire et le souvenir, il redoute la réminiscence, cette mémoire involontaire si chère à Proust, qui s'empare de l'âme par surprise. Comme lorsqu'il avait soudain entendu l'accent picard au fond de la Tartarie, la réminiscence n'induit qu'un renouvellement de douleurs : « on se trouve si loin, si loin de ces beaux moments qui ont passé si vite, et qu'une chanson qu'on a entendue alors, un arbre au pied duquel on a été assis, rappellent en faisant fondre en larmes »⁴⁷. Dans son poème à l'*incipit* éloquent « Heureux à mon avis qui n'a pas de mémoire », Ligne explique que c'est pour tenter de juguler tant que faire se pouvait sa mélancolie essentielle, qu'il a été contraint de recourir à un pis-aller :

De vos plaisirs finis vous perdez le bonheur,
Et vos anciens chagrins prolongent le malheur.
Je sais parfaitement que la Philosophie
Vient à notre secours pour consoler la vie.
Au remède on ne court que lorsqu'on a du mal.
Il vaut mieux l'éviter : tout remède est fatal⁴⁸.

Ligne se fit donc philosophe, mais un philosophe sinon sans le savoir, du moins sans le paraître, non un philosophe épris de spéculations métaphysiques, mais bien un philosophe moraliste comme l'étaient ses dieux en littérature : le « divin *Montaigne* » et le « sublime & simple La Fontaine »⁴⁹. Tradition d'une philosophie sceptique donc, mais qu'à l'instar de ces deux modèles, il articule avec le stoïcisme face aux peines inévitables. Mais c'est toujours sans s'attarder dans cette vallée de larmes et, pour reprendre ses termes, en passant vite à d'autres objets :

Je défie le chagrin pour moi. Si les gens que j'aime en ont, je le partage ; mais aussi leur plaisir est le mien. J'en ai pour moi, j'en ai pour eux, j'en ai pour tout le monde. A cette sensibilité près, dont la compensation du bien l'emporte sur le mal, Philosophe de tempérament et de réflexion tout à la fois, je fais si peu de cas de presque tout, je trouve si bien le vide dans presque tout, que je n'ai pas grand mérite à n'être ni méchant, ni glorieux⁵⁰.

L'amertume que le pyrrhonisme laisse après lui, Ligne s'efforce de l'adoucir en l'articulant, d'autre part, avec l'épicurisme. En cela aussi, il est fidèle à ses maîtres, Montaigne – pour qui dieu « a fait tout bon » – et La Fontaine qui proclame, dans son « Hymne à la volupté » :

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique⁵¹.

⁴⁷ *Écart*s, dans *MMLS*, t. 29, p. 112-113 (*MÉ*, p. 759, n° 1150).

⁴⁸ *Heureux à mon avis qui n'a pas de mémoire*, dans *MMLS*, t. 25, 1802, p. 14.

⁴⁹ *Mes écarts*, dans *MMLS*, t. 13, 1796, p. 529 (*MÉ*, p. 648, n° 696) ; et *Coup d'œil sur Belœil*, Belœil, l'auteur, 1781, p. 15.

⁵⁰ [*De moi pendant le jour*], dans *MMLS*, t. 10, p. 167.

⁵¹ Michel de MONTAIGNE, « De l'expérience », dans *Les essais*, livre III, chap. 13, éd. Jean BALSAMO, Michel MAGNIEN et Catherine MAGNIEN-SIMONIN, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque de la Pléiade »), 2007, p. 1164 ; Jean de LA FONTAINE, *Les amours de Psyché et*

Cette quête du bonheur qui innerve son siècle, Ligne l'incarne à son plus haut période⁵². En fait, l'hédonisme est la voie que Ligne a choisi de suivre et qu'il propose à ses lecteurs. L'hédonisme ne lui est pas inné, il est le fruit d'un constant travail sur lui-même. Selon Mansel, « en fin de compte, l'introspection était sa recette du bonheur »⁵³. Et le biographe de rappeler que Ligne avait songé à inscrire en épigraphe, à la fin de *Mes écarts*, cet hémistiche d'Auguste dans *Cinna* (IV, 2) :

Vous savez, mes Lecteurs, (si j'en trouve,) que je dis toujours : *rentre en toi-même, Octave*. Ce n'est pas pour qu'on devienne sage, car il me semble que c'est impossible ; c'est pour qu'on voie qu'on ne l'est pas, et qu'il ne faut nous enorgueillir de rien⁵⁴.

Une recette qui, on le voit, n'a rien d'une panacée, mais qui a permis à Ligne de se composer ce masque de brillante et rieuse insouciance qui a frappé tous ses contemporains. Sa gaieté était pour lui, n'en doutons pas, la forme la plus élevée qu'il pût donner à la politesse, une manière de traverser la vie sans être à charge aux autres ni à lui-même.

Mais cette introspection ayant partie liée avec la mémoire, elle ne fait le plus souvent que réveiller ou prolonger les peines. Sa recette du bonheur est sans doute l'introspection, mais celle-ci n'est pas une fin. Elle doit conduire qui la pratique à un état second, celui de l'ataraxie. La célèbre lettre datée « De Parthenizza » nous éclaire sur ce point. Ligne structure sa méditation sur lui-même en répétant l'injonction à rentrer en lui-même :

Non, tout ce qui se passe dans mon ame, ne peut se concevoir. Je me sens un nouvel être. [...] je jouis enfin de moi-même. Je me demande où je suis, et par quel hazard je m'y trouve. Cela me donne occasion de rentrer en moi-même, et, sans m'en douter, je fais une récapitulation de toutes les inconséquences de ma vie⁵⁵.

Peu à peu, il finit par s'oublier tout à fait :

Je tâchai ensuite d'oublier toutes les puissances de la Terre, les Trônes, les Dominations, pour rentrer encore en moi-même. J'éprouvai tout d'un coup un de ces charmans annulemens que j'aime tant, où l'esprit se repose tout-à-fait, où l'on sait à peine qu'on existe ; que fait l'ame alors ? je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle suspend ses fonctions⁵⁶.

Une manière d'expérience mystique où l'anéantissement de la conscience lui laisse entrevoir, le temps d'un instant, ce qu'il espère de la mort. Dormir ? Mourir ?

de Cupidon, dans *Œuvres diverses*, éd. Pierre CLARAC, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque de la Pléiade »), 1958, p. 258.

⁵² Voir Roland MORTIER, « Le prince de Ligne, poète épicurien », *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique*, 2005, n° 83, p. 161-169 ; rééd. dans Jacques DE DECKER (dir.), *Le prince de Ligne à l'Académie*, Bruxelles, Samsa, 2014, p. 193-206.

⁵³ MANSSEL, p. 194.

⁵⁴ *Mes écarts*, dans *MMLS*, t. 22, 1801, p. 233 (*MÉ*, p. 877, n° 36) ; voir aussi t. 13, p. 41 (*MÉ*, p. 519, n° 330) ; et t. 20, 1797, p. 61 (*MÉ*, p. 672, n° 771).

⁵⁵ *Lettres à la marquise de Coigny*, dans *MMLS*, t. 21, 1801, p. 30.

⁵⁶ *Lettres à la marquise de Coigny*, dans *MMLS*, t. 21, p. 38 et 35.

En Tauride, la mer Noire « fatiguée du peu de mouvement, qu'elle s'est donné pendant le jour, est si calme qu'elle ressemble à un grand miroir » où Ligne se voit jusqu'au-dedans de son cœur. Il éprouvera un même « annullement » face à l'ennui jaune et sans fin des plaines hongroises qui lui « représentent le calme de l'ame, qu'aucune passion n'agite ». L'expérience lui inspire ce qui est sans doute sa véritable profession de foi :

Si c'est là le néant, il n'est pas si terrible. La paresse y conduit ; il est doux d'être paresseux. Le firmament n'est jamais plus beau que lorsqu'il est sans nuages ⁵⁷.

⁵⁷ *Coup d'œil sur Belæil*, 1781, *op. cit.*, p. 70-71.